Extraction

Preston Douglas, Child
Lincoln

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

PRESTON & CHILD

Une aventure de jeunesse inédite de l'inspecteur Pendergast



l'Archipel

PRESTON & CHILD

Une aventure de jeunesse inédite de l'inspecteur Pendergast



EXTRACTION

l'Archipel

Cette nouvelle a été publiée sous le titre
Extraction
par Grand Central, New York.

Le roman dont sont extraits les premiers chapitres
a été publié sous le titre
Two Graves
par Grand Central, New York.

Traductions de Sebastian Danchin.

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/archipelsuspense

ISBN 978-2-8098-1209-1

© Splendide Mendax Inc. et Lincoln Child, 2012.

© L'Archipel, 2013, pour les traductions françaises.

Sommaire

Extraction
Une aventure de jeunesse de l'inspecteur Pendergast

Bonus
Les premiers chapitres de Descente en enfer

EXTRACTION

La bibliothèque chichement éclairée de la vieille demeure du 891 Riverside Drive, à New York, accueillait trois personnes ce soir-là. Deux d'entre elles avaient pris place sur les fauteuils installés de part et d'autre de la cheminée dans laquelle ronronnait une flambée. Face à l'inspecteur A.X.L. Pendergast, feuilletant d'une main distraite un catalogue de vins de bordeaux, sa pupille Constance lisait un traité intitulé *Outils et techniques de trépanation à l'époque médiévale*.

Quant au troisième occupant de la pièce, il tournait en rond sans chercher à masquer son irritation. De petite taille, vêtu d'une queue-de-pie, il offrait un tableau à la fois pittoresque et comique, rehaussé par l'impressionnante collection de talismans et de grigris pendus autour de son cou à l'aide de chaînes en argent, qui tressaillaient en cliquetant à chacun de ses mouvements. Il martelait sa ronde avec une canne massive, véritable casse-tête au pommeau de bois sculpté en forme de crâne grimaçant. De son estomac s'échappaient régulièrement des gargouillements inquiétants qui trahissaient sa faim. Ce curieux personnage n'était autre que M. Bertin, le vieux maître de Pendergast, qui l'avait initié autrefois à l'histoire naturelle, à la zoologie ainsi qu'à d'autres matières moins traditionnelles. De passage à New York, il se trouvait en visite chez son ancien protégé.

— C'est un scandale ! s'écria-t-il d'une voix sonore qui fendit l'air de la pièce. *C'est fou ! Complètement fou !* ajouta-t-il en français. À La Nouvelle-Orléans, j'aurais déjà dîné depuis longtemps. Il est presque minuit !

— Allons, maître ! Il n'est pas encore 20 h 30, le reprit Pendergast en réprimant un sourire.

Une silhouette se dessina à l'entrée de la bibliothèque.

— Oui, madame Trask ? s'enquit Pendergast en lançant un coup d'œil en direction de sa gouvernante.

— Je viens de la part de la cuisinière, répliqua cette dernière. Elle fait dire à monsieur que le dîner sera servi avec une demi-heure de retard.

Bertin laissa échapper un grondement de dépit.

— Je crains qu'elle ait trop cuit les pâtes, poursuivit Mme Trask. Le temps d'en préparer d'autres.

— Dites-lui de ne pas s'inquiéter, répondit Pendergast. Nous ne

sommes pas pressés.

Mme Trask acquiesça, tourna les talons et s'éclipsa.

— Pas pressés ! s'énerva Bertin. Parlez pour vous. Depuis quand affamez-vous vos invités comme de vulgaires prisonniers embastillés ? Ma digestion ne s'en remettra jamais.

— Croyez-moi, maître, vous ne regretterez guère ce léger contretemps. Les *tagliatelle al tartufo bianco* constituent un plat aussi élémentaire que raffiné.

Pendergast prit le temps de savourer en pensée le régal qui les attendait avant d'enchaîner :

— La recette est on ne peut plus simple : vous déposez sur un lit de tagliatelles des truffes blanches finement émincées avec une noix de beurre. Évidemment, ma cuisinière utilise des truffes fraîches d'Alba, dans le Piémont. Ce sont les meilleures au monde. Et leur cours n'est guère éloigné de celui de l'or…

— Bah ! grinça Bertin. Je ne me ferai jamais à cette aversion des Yankees pour les pâtes trop cuites.

Constance s'interposa.

— Il ne s'agit nullement d'une aversion américaine. Les Italiens eux-mêmes préfèrent les pâtes lorsqu'elles sont fermes et croquent sous la dent. *Al dente*, comme ils le disent.

L'explication n'irrita que davantage le vieil homme.

— *Al dente !!!* Eh bien, moi, je préfère les spaghettis lorsqu'ils sont mous. Comme le riz. Ce qui fait de moi un philistin, je suppose. C'est bien ça ?

Il se tourna vers Constance.

— À ce propos, vous devriez demander à votre tuteur de vous raconter certaine histoire de *dents*. Ça vous aidera à passer le temps en évitant de mourir de faim.

Sur ces mots, il quitta la pièce d'un air outré, accompagné par le claquement dégressif de sa canne sur le plancher de la pièce de réception voisine.

Le silence reprit ses droits dans la bibliothèque. Constance lança un coup d'œil en direction de son compagnon, dont le regard restait fixé sur la porte par laquelle venait de disparaître Bertin. Pendergast se tourna vers elle.

— La voracité de Bertin n'a décidément pas de limite. N'y prêtez pas

attention. À peine le repas entamé, il retrouvera toute sa bonne humeur, soyez-en certaine.

— Qu'a-t-il voulu dire en évoquant cette histoire de *dents* ? l'interrogea Constance.

Pendergast marqua une hésitation.

— Une histoire peu plaisante dont vous vous passerez fort bien, j'en suis convaincu. D'autant que… que mon frère y est mêlé.

Une expression indéchiffrable voila fugitivement les traits de la jeune femme.

— Au contraire, vous piquez ma curiosité.

Pendergast garda longtemps le silence, le regard perdu dans le vide. Constance attendit patiemment qu'il se décide, ce qu'il fit avec un long soupir.

— Avez-vous déjà entendu parler de la petite souris ?

— Bien évidemment. Lorsque j'étais enfant, mes parents glissaient un penny sous mon oreiller en échange de la dent de lait que je venais de perdre. Quand ils en avaient les moyens, en tout cas.

— Exactement. Dans le Vieux Carré, le quartier français de La Nouvelle-Orléans où j'ai grandi, nous sacrifiions à cette même tradition pittoresque. À ceci près qu'elle se doublait d'une légende un peu particulière.

— Une légende particulière ?

— Certains enfants du quartier croyaient à l'existence de la petite souris, tout comme vous, mais le plus grand nombre souscrivaient à une croyance quelque peu différente, persuadés que la petite souris n'était pas un être nocturne à l'existence éphémère. À les croire, la petite souris du Vieux Carré vivait même tout près de chez moi, il s'agissait d'un homme que tout le monde appelait le Vieux Dufour.

— Dufour… Un nom d'origine française, en référence au four du boulanger, réagit Constance.

— Maurus Dufour, de son vrai nom, d'âge indéterminé, menait une existence recluse dans une demeure à moitié en ruine de Montegut Street, à quelques rues de chez mes parents. Il n'avait pas dû quitter son refuge depuis un demi-siècle, et j'avoue ne pas savoir comment il s'approvisionnait en nourriture. Enfants, nous l'observions parfois le soir, nous regardions sa silhouette courbée aller et venir d'une pièce à l'autre par les fenêtres mal éclairées de sa vieille maison. Vous vous en doutez, les enfants du quartier faisaient courir sur son compte toutes

sortes d'histoires insolites et effrayantes. On l'accusait d'être un assassin qui tuait ses victimes à la hache, de manger de la chair humaine, de torturer les animaux. Parfois, les petits caïds du quartier se rendaient chez lui la nuit et lançaient un ou deux cailloux sur ses fenêtres avant de s'enfuir en courant, mais leur audace s'arrêtait là. Personne ne se serait jamais enhardi à sonner à sa porte, par exemple.

Pendergast marqua une pause.

— Il habitait l'une de ces vieilles demeures de style créole, surmontée d'un toit à la Mansart, sa façade ornée de fenêtres en saillie. La maison paraissait inquiétante, avec ses vitres cassées, ses tuiles abîmées, son porche en piteux état, son jardin envahi par les palmiers nains desséchés.

Constance se pencha en avant, de plus en plus intéressée par le récit de son interlocuteur.

— Nul ne sait d'où venait la légende liant notre homme à la petite souris. Je puis simplement vous dire qu'elle courait depuis longtemps déjà lorsque nous étions enfants. Comme Dufour semait l'effroi et ne sortait jamais de chez lui, personne n'était susceptible de lui poser la question, ni même de lui demander ce qu'il pensait de cette croyance absurde. Je ne vous apprendrai rien, Constance, en vous disant que les légendes ont le don de sortir de l'imagination des enfants et de se propager de génération en génération. C'est tout particulièrement le cas dans le Vieux Carré où règne une mentalité provinciale et insulaire, en dépit de sa localisation au cœur de la ville. Le français y restait la langue d'usage des vieilles familles, et nombreux étaient ceux qui ne se reconnaissaient pas comme des Américains. À bien des égards, le Vieux Carré était un îlot coupé du monde extérieur où superstitions créoles et croyances étranges fleurissaient et se répandaient… suppuraient, pourrait-on dire.

Pendergast embrassa d'un geste l'entrée de la bibliothèque.

— Notre cher affamé nous fournit un exemple tout trouvé de cette insularité. Vous aurez remarqué les curieux attributs qu'il porte autour du cou. Il ne s'agit nullement de décorations excentriques, mais d'amulettes, de grigris et autres talismans censés repousser le mal, attirer la fortune et, plus encore, empêcher que le poids des années amoindrisse ses performances sexuelles.

Constance afficha une moue dégoûtée.

— Bertin est un adepte de magie noire, de culte obeah, de vaudou.

— Comme c'est étrange.

— Pas autant qu'il y paraît, connaissant ses origines. Au sein de sa

communauté, il est aussi respecté que peut l'être un médecin chez nous.

— J'attends la suite de votre récit.

— Je le disais, la plupart des jeunes enfants du quartier croyaient que le Vieux Dufour était la petite souris. Le rituel se déroulait de la façon suivante : celui qui perdait une dent devait commencer par attendre la pleine lune. Le jour venu, juste avant l'heure du coucher, l'intéressé se rendait chez Dufour et déposait sa dent sur le porche, dans une cachette bien particulière.

— Laquelle ? s'enquit Constance.

— Un coffret en bois, une sorte de piédestal ouvragé muni sur le dessus d'une ouverture accueillant un petit récipient de cuivre. J'imagine qu'il s'agissait à l'origine d'un cendrier, ou peut-être d'un crachoir, disposé à l'entrée du porche, à côté des marches en piteux état. Il s'agissait donc de se hisser sans bruit sous le porche, de déposer sa dent et de s'enfuir à toutes jambes.

— Quelle était la récompense ? s'inquiéta Constance. Qu'obtenait l'enfant en échange de sa dent ?

— Rien. Il n'y avait aucune récompense à la clé.

— Dans ce cas, pourquoi sacrifier à ce rituel ? N'eût-il pas été plus avisé de la glisser sous son oreiller afin de recevoir une pièce ?

— Oh non ! Il était impensable de ne pas donner sa dent au Vieux Dufour. Sinon, précisa Pendergast en baissant légèrement la voix, il risquait de venir chez vous en pleine nuit et de se servir.

— De quelle façon ?

— En prélevant directement son dû.

Constance éclata d'un petit rire.

— Quelle légende sinistre ! Je me demande si M. Dufour était conscient de ce qui se murmurait à son propos.

— Il était *parfaitement* au courant, ainsi que vous allez le découvrir.

— Si je comprends bien, les enfants se protégeaient de ce méchant Dufour au prix de leurs dents de lait.

— Exactement. Savoir que la petite souris ne viendrait pas vous rendre une funeste visite au cœur de la nuit valait toutes les pièces de monnaie du monde, ou tout autre tribut retrouvé le matin sous son oreiller en échange d'une simple dent.

Pendergast se tut, perdu dans ses souvenirs.

— À l'époque où se déroule mon histoire, je venais d'atteindre mes neuf ans. Naturellement, j'étais convaincu que la légende de la petite souris, Dufour ou pas Dufour, était un tissu d'idioties. Je considérais avec dédain, voire mépris, ceux qui y apportaient le moindre crédit. Nous atteignions la fin du mois d'août, au terme d'un été particulièrement long et torride. Ma mère se trouvait à l'hôpital, à la suite d'une crise de paludisme, et mon père était à Charleston pour affaires. Un cousin lointain, descendant d'Erasmus Pendergast, s'était installé dans notre maison de Dauphine Street afin de veiller sur nous. Il se nommait Everett Judgment Pendergast, nous l'appelions oncle Everett. Un amateur de cognac allongé d'eau pétillante, constamment plongé dans des études mystérieuses, qui nous laissait plus ou moins nous débrouiller seuls, mon frère et moi. Cela nous convenait à merveille, ainsi que vous pouvez l'imaginer.

Pendergast se cala dans son fauteuil et croisa les jambes.

— Mon frère Diogène avait six ans. L'épisode que je vais vous relater se situe donc bien avant qu'il se prenne de passion pour des intérêts que je qualifierais volontiers de *déviants*. C'était un enfant impressionnable et particulièrement précoce – sans doute pour son malheur. Il avait trouvé le moyen de s'introduire dans la bibliothèque privée de notre arrière-grand-père, pourtant fermée à clé, et s'était emparé d'ouvrages anciens qu'il n'aurait jamais dû lire : des études consacrées à la démonologie, à la magie, à l'alchimie, à l'Inquisition, à diverses pratiques réprouvées… Autant de livres qui, à mon sens, ont eu par la suite des effets délétères sur sa personnalité. Diogène avait également l'habitude de prêter la plus grande attention aux discussions des domestiques. Dès son plus jeune âge, c'était un petit garçon secret et sournois.

« Le soir en question, un 25 août, je l'ai surpris s'approchant de la porte donnant sur l'arrière de la maison en tenant un objet dans son poing serré. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il fabriquait, il a refusé de me répondre. J'ai alors tenté de voir ce qu'il tenait dans la main en lui agrippant le poignet. Nous nous sommes battus, mais il n'avait que six ans et j'ai aisément pris le dessus. En écartant ses doigts, j'ai découvert au creux de sa paume une dent de lait sale, toute tachée de sang séché, manifestement perdue de fraîche date. Je l'ai forcé à m'avouer la vérité, il m'a expliqué qu'elle était tombée deux jours plus tôt et qu'il avait attendu la pleine lune pour aller la déposer dans le récipient en cuivre placé sous le porche de Montegut Street. Il était terrifié à l'idée que Dufour vienne lui rendre visite cette nuit s'il ne lui payait pas son écot.

Pendergast marqua une pause dans son récit, une expression peinée

sur son visage naturellement blême.

— J'avoue avoir été un fort mauvais grand frère pour Diogène. Ce jour-là, je l'ai abondamment raillé, me moquant de ses craintes. Quitte à croire à la petite souris, il me semblait plus logique de se fier à la légende ordinaire, et non aux rumeurs ridicules colportées à voix basse par les domestiques sur un pauvre vieillard du voisinage. J'étais furieux que mon propre frère, un Pendergast, puisse prêter foi à une légende si sotte, et je comptais bien m'interposer.

« Nous nous sommes donc disputés. Je lui ai interdit de porter sa dent chez le Vieux Dufour, lui enjoignant de la laisser sous son oreiller comme tous les enfants de son âge. J'ai longuement éreinté cette croyance locale, ajoutant que je ne laisserais jamais mon frère accorder le moindre crédit à de telles balivernes.

« C'était oublier l'entêtement de Diogène qui, me voyant emporté par mon sermon, en a profité pour m'arracher la dent. Nous nous sommes à nouveau battus, mais il a réussi à m'échapper et s'est enfui dans la nuit.

« Je l'ai poursuivi sans parvenir à le retrouver. Diogène, à l'époque, était déjà passé maître dans l'art de se dissimuler et j'ai longuement fouillé le quartier, emporté par une rage croissante. À défaut de pouvoir lui mettre la main dessus, je me suis résolu à l'attendre près de son but. Arrivé à la maison de Dufour, sur Montegut Street, je me suis tapi au milieu des palmiers à demi morts qui poussaient dans le jardin abandonné, à l'affût de mon frère.

« J'en ai conservé le souvenir d'une nuit agitée. Tandis que j'attendais, le vent s'est levé et le tonnerre s'est mis à gronder dans le lointain. Une lueur brillait faiblement dans la maison, à l'étage, derrière une fenêtre en saillie aux vitres brisées. Les réverbères les plus proches étaient cassés, eux aussi, et la pleine lune éclairait l'arrière du bâtiment, laissant le porche dans l'obscurité la plus totale. Diogène n'avait aucune chance de deviner ma présence, alors j'ai pris mon mal en patience. La demeure semblait attendre, elle aussi. J'avais beau m'être moqué de mon frère, je sentais mon malaise croître à mesure que les minutes s'écoulaient, tapi dans l'ombre de cette bâtisse en ruine. J'avais le sentiment d'une présence malsaine attachée à la vieille demeure. En outre, la chaleur et l'humidité qui régnaient dans les massifs de palmiers nains étaient insupportables, et une odeur nauséabonde s'échappait de la maison, évocatrice du chat mort découvert quelques mois auparavant dans un recoin de notre propre jardin.

« À 22 h 30, Diogène est enfin apparu. Je l'ai vu se glisser

silencieusement dans l'ombre du bâtiment, décidé à déposer sa dent. Il regardait furtivement de tous côtés. Son visage pâle et inquiet trouait la nuit. Soudain, il a braqué son regard sur le buisson de palmiers derrière lequel je me dissimulais. J'ai cru un instant qu'il avait deviné ma présence, mais il n'en était rien car il s'est approché en silence de la vieille demeure. Le temps d'un dernier coup d'œil aux alentours, il a monté les marches jusqu'au porche avec d'infinies précautions, a déposé la dent dans le petit bol de cuivre et s'en est retourné en reprenant la rue en sens inverse, à peine trahi par le bruit de ses pas. Le silence a aussitôt repris ses droits. Avec le recul, je suis le premier surpris qu'un enfant aussi jeune ait pu se déplacer de façon aussi discrète. Diogène a appris par la suite à améliorer ce talent.

« Dix minutes se sont écoulées, puis un quart d'heure. Je dois à la vérité d'avouer que j'envisageais avec appréhension l'escalade des marches. J'avais peur que Diogène, soupçonneux de nature, ait contourné la maison et se soit caché à son tour afin de savoir si j'étais dans les parages. Il régnait un silence sépulcral autour de moi et j'ai fini par rassembler mon courage. Quittant ma cachette, je me suis glissé entre les palmiers en direction du porche. J'ai gardé en mémoire le bruissement des feuilles, leur odeur moisie de décomposition. Je me suis ensuite littéralement précipité sur la stèle de bois sculpté que sa peinture écaillée ne protégeait plus des intempéries depuis longtemps. Au sommet se trouvait un creux circulaire d'où dépassait le récipient de cuivre. En retenant mon souffle, j'ai tendu la main et cherché des doigts la dent que j'ai saisie, surpris de constater qu'il n'y en avait pas d'autres. Dans la pénombre, j'ai deviné dans le creux de ma main une petite incisive blanche, marbrée de rouge au niveau de la racine. La dent de Diogène. Je me souviens d'avoir frissonné à l'idée que Dufour, conscient du rôle sinistre qu'on lui attribuait, ait pu récupérer les dents déposées là chaque soir de pleine lune. J'ai aussitôt chassé cette pensée de mon esprit, persuadé qu'une bonne ou un domestique quelconque se chargeait de vider le récipient. J'ai levé les yeux. Tout était calme et silencieux dans la vieille demeure. Aucun signe de vie ne s'en échappait, hormis la lueur qui traversait la fenêtre de l'étage.

« J'ai retraversé le jardin d'un pas rapide jusqu'à Montegut Street et marqué une halte au coin de Burgundy afin de rassembler mes pensées.

Pendergast hésita, et une expression de désarroi, ou peut-être de regret, s'afficha sur ses traits.

— Je vous l'ai dit, je comptais glisser la dent sous l'oreiller de Diogène pendant son sommeil et demander à oncle Everett de l'échanger contre une pièce, mais j'en voulais toujours à mon frère. Je

craignais de le voir se réveiller lorsque je déposerais la dent, et redoutais plus encore qu'il apprenne que je l'avais dupé. Je le savais capable de rapporter la dent chez le vieil homme, me privant de la leçon que je comptais lui donner. Mon agacement s'est à nouveau réveillé. Comment mon frère pouvait-il croire de telles fadaises ? Pourquoi perdre mon temps à vouloir lui donner une leçon ? Il me fallait lui apporter la preuve de sa bêtise. Dans un accès de colère parfaitement pusillanime, je me suis alors débarrassé de la dent en la jetant dans une bouche d'égout au coin de Montegut et de Burgundy.

« Au même moment, j'ai aperçu du coin de l'œil un éclair de lumière s'échapper de la fenêtre de la maison, comme si la lueur d'une lanterne s'était réfléchie sur un éclat de vitre. J'ai également vu, ou cru voir, une ombre bouger furtivement. Intrigué, j'ai scruté la fenêtre mais j'ai eu beau plisser les yeux, ni ombre ni mouvement ne sont venus obscurcir la pâle clarté qui brillait à l'étage. Simple illusion de ma part. Personne ne m'avait vu récupérer la dent et la jeter. Mon imagination me jouait des tours, c'est tout.

« Je me suis empressé de retourner chez moi où m'attendait Diogène, tout à fait réveillé. Il m'a observé, son petit visage traversé par une ombre de méfiance, et je lui ai annoncé ce que je venais d'accomplir d'un air triomphal. Je lui ai exposé la raison de mon geste, profitant de cette occasion pour lui reprocher ses superstitions ridicules et enfantines, avant d'ajouter que j'entretenais l'espoir de lui avoir donné une leçon profitable. Je me suis comporté de façon horrible, au point d'en éprouver un sentiment de honte aujourd'hui encore. Je porte en partie sur les épaules le poids de ce que Diogène est devenu par la suite.

Pendergast resta un long moment plongé dans ses pensées, puis il reprit le cours de son récit :

— Il s'est mis dans un état que je ne lui avais jamais connu. “Le Vieux Dufour va venir !”, s'est-il écrié, au comble de la terreur, des larmes plein les yeux. “Tu lui as volé sa dent, il va venir *me prendre* !”

« Surpris de sa réaction, je n'en ai pas moins conservé mon attitude de grand frère omniscient en m'évertuant de lui expliquer que Dufour ne viendrait jamais. J'ai ajouté qu'il n'avait vu ni Diogène ni moi et ne pouvait donc savoir qu'une dent avait été déposée à sa porte ce soir-là, puis reprise. Diogène a refusé de me croire, insistant sur le fait que Dufour consacrait son existence aux dents, qu'il attendait chaque pleine lune sa moisson mensuelle, qu'il avait très sûrement observé notre manège.

« La violence et la force de sa réaction, inhabituelles chez lui, m'ont

choqué, me laissant entrevoir que j'avais mal agi. Très mal. Accablé de honte et de remords, j'ai pris la mesure de ma cruauté en voyant Diogène passer de la rage aux larmes. C'est la seule fois où j'ai le souvenir de l'avoir vu pleurer. Je me suis donc excusé en tentant de lui expliquer, avec des arguments enfantins, à quel point sa peur était irraisonnée. Je l'ai assuré de ma protection, mais rien n'y faisait. En désespoir de cause, frustré de le voir persister dans son hystérie, je me suis replié dans ma chambre.

« Le Vieux Dufour n'est pas venu le chercher cette nuit-là. Le lendemain matin, à la table du petit-déjeuner, j'ai découvert un Diogène silencieux et morose. Je lui ai fait remarquer à quel point ses peurs étaient infondées, mais, tout en m'expliquant, j'ai repensé au malaise ressenti la veille en découvrant que le crachoir était vide avant que Diogène n'y dépose sa dent. Étant donné la présence de dizaines, et même de centaines d'enfants dans le Vieux Carré, le récipient aurait dû être plein. Au moins aurais-je dû découvrir quelques dents. Où avaient-elles pu passer ? Je me suis finalement résolu à repousser ces pensées du mieux que je le pouvais.

« À l'heure du déjeuner, Diogène restait agité, rancunier, mal à l'aise. En milieu d'après-midi, il a disparu. Cela n'avait rien d'inhabituel chez lui, il s'évanouissait régulièrement dans la nature sans dire où il se rendait, sans davantage fournir d'explication à son retour. Je ne me suis donc guère inquiété. Je l'imaginais enfermé dans un réduit, armé de l'un de ses livres interdits, ou bien occupé à quelque expérience enfantine dans l'immense sous-sol de notre maison.

« Il n'avait toujours pas reparu à l'heure du dîner. Oncle Everett s'est montré inquiet, jusqu'à ce que je le rassure en lui expliquant que Diogène disparaissait souvent et qu'il était inutile de s'alarmer. Après le repas, en dégustant son cognac tout en fumant le cigare, oncle Everett s'est plaint, trouvant "inadmissibles les déambulations nocturnes d'un enfant aussi jeune", mais je me suis empressé de le rassurer en lui affirmant que Diogène ne tarderait pas à reparaître. Rasséréné, il est parti se coucher.

« Nous nous sommes inquiétés en constatant que Diogène n'était toujours pas rentré le lendemain matin. Oncle Everett m'a sévèrement tancé pour l'avoir laissé croire que l'absence de mon frère était anodine. Je me trouvais dans les affres, me demandant si je devais lui faire part de ce qui s'était passé deux soirs plus tôt. Je restais néanmoins persuadé que Diogène, furieux contre moi, était tranquillement en train de bouder dans quelque cachette de sa connaissance. Une fouille en règle de la maison n'ayant apporté aucun

résultat, mon oncle a appelé la police, dont les efforts pour retrouver mon frère sont restés vains. Les lieux les plus glauques du Vieux Carré ont été écumés, ainsi que les voies de chemin de fer longeant le fleuve, les quais de Canal Street et les allées de Woldenberg Park. Ce n'est que l'après-midi du 27 août, vers 16 heures, alors qu'Everett demandait que l'on drague le fleuve, que j'ai fini par craquer en lui racontant les événements de l'avant-veille. À ce stade, j'étais moi-même inquiet, sans me résoudre à croire que Diogène puisse avoir raison… et que le Vieux Dufour se soit emparé de lui.

« C'est un euphémisme de dire qu'oncle Everett s'est montré sceptique. Il se refusait à raconter à la police une telle absurdité. Il n'en était pas moins anxieux et redoutait la réaction de mon père, personnage irascible et parfois violent, qui ne manquerait pas de lui reprocher vertement d'avoir égaré son fils. En début de soirée, oncle Everett s'est essuyé le visage en soupirant : "Nous ne devons rien laisser au hasard. J'irai moi-même trouver ce Dufour."

« Depuis la fenêtre du salon donnant sur l'avant de la maison, je l'ai vu s'éloigner en direction de Montegut Street, persuadé qu'il serait de retour une demi-heure plus tard. Il a reparu au bout de quatre longues heures. Il était près de minuit et j'attendais, assis dans la grande cage d'escalier, incapable de dormir, lorsque j'ai entendu un bruit de clé dans la serrure de la porte d'entrée. Oncle Everett est apparu, Diogène à son côté. Mon frère, livide, présentait un visage de cire. Il est monté dans sa chambre sans mot dire, a verrouillé sa porte et n'est pas sorti plusieurs jours durant.

Pendergast soupira. Le plus grand silence régnait dans la demeure de Riverside Drive. Le feu s'était assoupi, quelques braises crépitaient doucement dans le foyer. Les fenêtres, hermétiquement closes et protégées par de lourds rideaux, empêchaient les bruits de circulation de pénétrer dans la bibliothèque. Au terme d'un assez long moment, Pendergast reprit son récit :

— De son côté, oncle Everett était défait. Complètement défait. Il était rentré débraillé, ce qui ne lui ressemblait pas, les yeux injectés de sang. Son visage s'était littéralement métamorphosé : la mâchoire pendante, les joues creuses, les lèvres tremblantes anormalement gonflées, comme s'il retenait de l'eau dans sa bouche. Quant à son teint, il était écarlate, presque violacé, et une coupure lui marbrait la joue. Il m'observait avec une expression terrible que je ne lui avais jamais vue auparavant, la bouche dure, les yeux étincelants. J'ai cru discerner des gouttelettes de sang sur le col de sa chemise.

« Il s'est enfoncé à l'intérieur de la maison en appelant la gouvernante. J'ai ressenti un choc en entendant le son de sa voix. Son

timbre n'était plus le même, il s'exprimait de façon pâteuse et hésitante, comme sous l'empire de la boisson. La conversation me parvenait par bribes. Il s'inquiétait de savoir si mon père rentrait bien le lendemain. Je l'ai entendu confier ma garde et celle de Diogène à la gouvernante, annonçant son intention de partir aussitôt.

« Il s'est ensuite enfermé dans le bureau. Assis dans l'escalier, terrifié, je guettais le moindre bruit. J'ai reconnu le grattement de la plume sur le papier, et puis oncle Everett est apparu sur le seuil de la pièce. En dépit de la nuit poisseuse, il avait endossé une veste de lin blanc. La main enfoncée dans une poche du vêtement, j'ai deviné la forme de son poing serré sur la crosse d'un pistolet. Il est passé à côté de moi sans me voir, a ouvert la porte, et s'est engouffré dans l'obscurité.

« J'ai attendu son retour, en vain. Diogène, enfermé dans sa chambre, refusait de me répondre. La nuit s'est écoulée sans aucune nouvelle d'oncle Everett. Le matin est arrivé, puis la mi-journée, et enfin l'après-midi. Diogène restait cloîtré dans son antre et oncle Everett ne reparaissait pas. Fou d'angoisse, j'attendais.

« Mon père est rentré ce soir-là, le visage sombre. Depuis ma chambre, j'entendais le murmure des conversations au rez-de-chaussée. Enfin, vers 21 heures, mon père m'a appelé dans son bureau. Sans un mot, il m'a tendu une note, rédigée d'une main nerveuse, dont le contenu est resté gravé dans ma mémoire jusqu'à ce jour.

Cher Linnaeus,

J'ai rendu visite à M. Dufour, ce soir, dans sa maison de Montegut Street. J'y suis allé en toute ignorance, sans prendre la moindre précaution. Je n'en suis pas revenu indemne.

Je pourrais désormais m'adresser à la police mais, pour des raisons qui resteront peut-être obscures à jamais, j'ai décidé de régler le problème personnellement. L'être abominable qui se cache derrière le nom de Maurus Dufour ne mérite pas de rester en vie.

Comprends-moi, Linnaeus, Dufour s'estimait lésé, je me suis donc vu contraint de l'apaiser. *Sinon, il aurait refusé de délivrer l'enfant. Des événements terribles se sont produits, dont les stigmates resteront en moi à jamais.*

Il faut désormais que j'aille achever la mission que je me suis fixée. Si je n'en reviens pas, le jeune Diogène et Aloysius seront en mesure de te fournir toutes les explications nécessaires.

Adieu, cousin.

Je reste ton obligé,

Everett

« Au moment de rendre la lettre à mon père, j'ai constaté qu'il m'observait attentivement. "Peux-tu m'expliquer ce que signifie ceci, Aloysius ?" Il s'exprimait d'une voix douce, mais aussi affûtée qu'une lame d'acier.

« D'une voix hésitante, écartelé entre la gêne, la honte et la crainte, j'ai entamé le récit des événements. Il m'a écouté sans me poser la moindre question ou m'interrompre. Mon récit achevé, il s'est calé dans son fauteuil. Il a allumé une cigarette qu'il a fumée en silence, l'air pensif ; lorsqu'elle n'était plus que cendres entre ses doigts, il s'en est débarrassé dans un cendrier, s'est penché en avant afin de relire la lettre de mon oncle. Il a laissé échapper un soupir interminable, s'est levé, a lissé de la main sa chemise, a ouvert un tiroir dont il a sorti un revolver, s'est assuré que l'arme était chargée et l'a glissée dans sa ceinture.

Pendergast marqua une pause avant de reprendre :

— Que comptez-vous faire, père ? ai-je demandé, devinant trop bien la réponse à ma question.

— J'ai l'intention de comprendre ce qu'est devenu mon cousin Everett, a-t-il répliqué avant de quitter son bureau en trombe.

— Laissez-moi vous accompagner !

Il s'est retourné en plissant légèrement les yeux, surpris.

— Non, mon fils. Je ne peux pas.

— C'est pourtant ma faute. C'est à *moi* d'y aller. Vous ne comprenez donc pas ?

« J'insistais, le pressais, le suppliais, l'agrippant par la manche. Il a fini par hocher lentement la tête.

— Fort bien. Quelle que soit l'épreuve qui nous attend, la leçon te sera peut-être profitable.

« Il allait ouvrir la porte lorsqu'il s'est retourné, pris d'une inspiration. Il s'est emparé d'une lampe à pétrole et nous nous sommes enfoncés dans la nuit.

« Trois jours s'étaient écoulés depuis que j'avais emprunté Dauphine Street en direction de Montegut, furieux de devoir remettre en place

les idées d'un frère dont je réprouvais le comportement imbécile. Cette fois, mon cœur était lourd en approchant de la propriété de Dufour. Contrairement à mon équipée précédente, un vent violent balayait les rues, les arbres gémissaient, leurs branches projetaient des ombres mouvantes à la lueur des réverbères. Les maisons devant lesquelles nous passions étaient plongées dans le noir, leurs volets barricadés afin de protéger leurs occupants de l'orage qui s'annonçait. J'ai levé la tête, de fines écharpes nuageuses défilaient devant une énorme lune jaune. Malgré la présence de mon père, mon âme se tordait d'angoisse, prise d'une terreur mortelle telle que j'en ai rarement connue depuis.

Pendergast se tut. Laissant s'écouler un instant, il se leva et se mit à tourner en rond dans la bibliothèque. Son manège n'était pas sans évoquer celui de M. Bertin, moins de trente minutes plus tôt. Il s'arrêta devant l'âtre et tisonna les bûches, provoquant au milieu des braises une gerbe d'étincelles qui éclaira brièvement la pièce. Reprenant sa ronde, il s'approcha d'une desserte et se versa un grand verre de cognac. Il le vida d'un trait, le remplit à nouveau et retourna s'asseoir. Constance attendit qu'il reprenne le cours de sa narration.

— La maison était plongée dans le silence et l'obscurité. En levant les yeux, je remarquai qu'aucune lumière ne brillait cette fois derrière la fenêtre en saillie de l'étage. Le vent avait aspiré, à travers le carreau cassé, un rideau de dentelle en lambeaux qui flottait dans la nuit, tel un spectre retenu prisonnier appelant désespérément à l'aide.

« Nous avons grimpé les marches du porche, dont les planches ont gémi sous notre poids, et nous nous sommes avancés jusqu'à la porte. J'aurais voulu ne pas voir, mais mon regard était attiré comme par un aimant par l'étrange piédestal de bois dont la bouche noire dissimulait le récipient de cuivre.

« La porte était dépourvue de sonnette et de heurtoir. Mon père m'a tendu la lampe qu'il n'avait pas encore allumée, puis il a tiré le revolver de sa ceinture et a essayé la porte. Le battant s'est écarté dans le noir à la première poussée. Une bouffée nauséabonde s'est échappée de l'obscurité, une odeur rance d'animal mort, de viande avariée, d'œuf pourri.

« Nous nous sommes avancés et, tandis que mon père cherchait à tâtons l'interrupteur le long du mur, une bourrasque a brutalement refermé la porte derrière nous. J'ai sursauté et me suis figé dans l'obscurité, tout tremblant, tandis que l'écho se répercutait interminablement à l'intérieur de la vieille demeure.

— Aloysius, a prononcé mon père dans le noir le plus absolu. Donne-moi la lampe.

« Admiratif de son calme, impressionné par sa voix impassible, j'ai levé le bras à l'extrémité duquel pendait la lampe, et une main invisible s'en est emparée. Le craquement d'une allumette a déchiré le silence, suivi d'une lueur jaune. Mon père a réglé la mèche en faisant crisser la molette et les contours de la pièce se sont dessinés à mesure que s'élevait la flamme.

Pendergast but une gorgée de cognac, puis une autre, et reposa son verre.

— Nous nous trouvions dans le hall d'entrée de la maison. La flamme, ténue, nous permettait tout juste de deviner le décor qui nous entourait.

« Tout semblait normal à première vue, nous nous trouvions dans une demeure typique des plantations sudistes d'avant la guerre de Sécession. La double porte de gauche conduisait dans le grand salon, celle de droite donnait dans la salle à manger. Un large escalier en hélice s'élevait face à nous, derrière lequel on devinait un couloir.

Pendergast prit une longue inspiration puis se vida lentement les poumons.

— Les détails de la pièce ne me sont apparus que progressivement, trahissant un état d'abandon avancé. Le tapis persan qui couvrait le sol était usé jusqu'à la trame, mangé par les rongeurs. Les tableaux accrochés au mur, noircis par les ans, étaient indéchiffrables. Des morceaux de rampe manquaient par endroits, tandis que des plantes desséchées montaient la garde dans des pots, de chaque côté de l'escalier. C'est à ce moment que m'est apparu un détail étrange : les murs et les meubles, normalement lisses, présentaient un aspect granuleux d'une densité inhabituelle. Alors que mon père s'avançait prudemment, la lampe en avant, j'ai remarqué la présence sur les papiers peints et les objets, tout autour de moi, de myriades d'éclats dessinant des motifs compliqués. Les yeux écarquillés, je peinais à m'expliquer cet étrange phénomène.

« Mon père en a saisi la raison avant moi. Laissant échapper un cri étouffé, il s'est immobilisé, la lampe tendue en direction d'un motif particulièrement torturé. Je me suis alors aperçu que les reliefs en question n'étaient pas intégrés au papier peint. Ils étaient constitués de petits objets brillants fixés au mur. Mon père s'est avancé d'un pas, et j'ai compris, effaré.

« Il s'agissait de dents. De minuscules dents blanches soigneusement polies. J'en suis resté muet de stupéfaction, tout comme mon père. Mais nous n'étions pas au bout de nos surprises. Des dents couvraient toutes les surfaces visibles. Elles couraient le long des moulures,

habillaient les boiseries, s'enroulaient en spirale autour des chambranles de porte. Elles grimpaient le long de la rampe d'escalier, décoraient les cadres dorés des tableaux accrochés aux murs. Des milliers de dents… où que se pose mon regard m'attendaient incisives et prémolaires. Des arabesques de molaires enfantines suivaient en pointillé les contours de la pièce, méticuleusement disposées avec une régularité effrayante. Certaines étaient fixées au mur par leur extrémité tranchante, leurs racines tordues dessinant des protubérances inquiétantes ; d'autres, scellées en sens inverse par rangées jaunes et blanches, semblaient prêtes à mordre l'air. Elles traçaient des volutes et des spirales à la façon des colliers de cauris des mers du Sud, évoquant des feux d'artifice suspendus en plein vol. D'autres compositions, plus complexes, figuraient des visages grimaçants aux yeux plissés, leur bouche béante pétrifiée en un cri muet.

« Mon père ne disait mot, et son silence était plus angoissant que s'il eût poussé un cri de dégoût. S'approchant lentement, il promena le faisceau de sa lampe à pétrole sur le mur le plus proche. La flamme fit naître un océan de petites ombres pointues sur le papier, comme une lanterne magique monstrueuse. La minutie même de cet… de cet *artisanat* incroyable avait quelque chose de diabolique.

« Malgré le choc, et en dépit de la peur qui me paralysait, un coin de mon cerveau fonctionnait encore. Les yeux écarquillés, subjugué par le spectacle révélé à la lueur de la lampe, je n'ai pu m'empêcher de me demander depuis combien de temps durait cette horreur, combien d'enfants avaient pu offrir leurs dents à une œuvre aussi monstrueuse. Pour avoir accumulé autant de dents, le Vieux Dufour devait avoir atteint un âge extrêmement avancé.

« Avec une lenteur presque douloureuse, mon père a effectué le tour de la pièce en longeant les murs, sa lampe à bout de bras, fasciné par cet art morbide. Je ne saurais dire ce qui le poussait à vouloir en examiner le moindre détail. Pour ma part, je faisais des efforts désespérés pour ne pas fermer les yeux face à ce spectacle aussi abominable.

« Soudain, j'ai reculé et perdu l'équilibre. Ma main s'est instinctivement posée sur le mur et mes doigts ont rencontré la surface froide et *rugueuse*. J'ai brusquement retiré ma main en laissant échapper un cri, comme sous l'effet d'une brûlure, et j'ai titubé sous l'effet de la peur.

Pendergast marqua une nouvelle pause. Sa respiration, qui s'était accélérée au cours de la dernière phase de son récit, retrouva un rythme plus normal. Il poursuivit enfin :

— Mon père s'est retourné en posant sur moi un regard étrangement vide. "Retourne dans la rue. Je pars chercher Everett."

« Terrifié à l'idée de le laisser, j'étais incapable de lui obéir. Il franchissait déjà le seuil de la pièce afin de s'enfoncer dans la maison et je me suis précipité à sa suite. Insensible à ma présence, il a poursuivi le long d'un couloir sombre, son revolver à la main.

« Nous avons débouché dans une cuisine habillée de faïence et de marbre sans rien y découvrir d'autre que des crottes de rat et des moisissures. Le salon, en piteux état avec ses canapés et ses fauteuils dévorés par les rongeurs, était tout aussi abandonné et nous n'y avons pas trouvé trace du cousin de mon père ou de Maurus Dufour.

« Sur l'arrière de la maison, dans une pièce de petite taille s'ouvrant sur ce qui avait été autrefois un jardin, nous avons découvert un curieux atelier au centre duquel trônait un fauteuil de dentiste. Une véritable antiquité datant de la fin du XIXe siècle, un siège de bois, de cuir et de laiton dont l'assise perdait sa paille. Sur un plateau de cuivre posé à côté gisaient une panoplie d'instruments dentaires rouillés à manche en os.

« Là, rangées avec une précision toute militaire, se trouvaient des dents. Trente-deux au total. Pas des dents de lait cette fois. Les dents d'un adulte, leurs racines maculées de sang encore frais, certaines arrachées avec une brutalité telle que des éclats de mâchoire y étaient accrochés. Des dents extraites tout récemment.

— Extraites tout récemment, répéta Constance d'une voix morne, avant de citer les paroles de l'oncle Everett : "Je me suis donc contraint de l'*apaiser*…"

— Oncle Everett s'exprimait toujours avec la plus grande rigueur. En effet, il avait *apaisé* le Vieux Dufour. Je vous laisse imaginer l'horreur de l'échange qui eut lieu ce soir-là.

— Qu'est-il devenu ?

— Nous n'avons jamais revu oncle Everett. La police a fouillé la maison de fond en comble, mais Dufour et mon oncle s'étaient littéralement évaporés. Certains ont prétendu avoir entendu des cris dans la nuit ; d'autres auraient aperçu une silhouette traînant à sa suite une malle près du quai de St. Peter Street, mais cela n'a jamais dépassé le stade de la rumeur.

— Et… qu'est devenue la légende de la petite souris ? Les enfants ont-ils continué de déposer leurs dents de lait devant la maison de Dufour ?

— Vous connaissez les petits, ma chère Constance. Les rituels

enfantins ne meurent pas, ils se transmettent avec plus de ténacité encore que les traditions des adultes. Les habitudes ont perduré alors même que la vieille demeure continuait de tomber en ruines. Et puis, par une nuit sombre, elle a brûlé. À peu près trois ans après les événements que je viens de vous décrire. Personne ne s'en est étonné, les maisons abandonnées ayant tendance à brûler. Personnellement, je me suis toujours demandé si mon frère Diogène n'était pas responsable de cet incendie. J'ai eu l'occasion de m'apercevoir par la suite à quel point il aimait les flammes, surtout lorsqu'elles dévoraient tout sur leur passage…

La silhouette potelée de Mme Trask apparut sur le seuil de la bibliothèque. La cuisinière avait préparé un nouveau plat de tagliatelles, le dîner était prêt, ainsi que le confirmaient les effluves qui parvenaient jusqu'à la bibliothèque depuis la cuisine où venaient d'être coupés en lamelles les précieux tubercules.

— Les pâtes sont-elles *al dente* ? s'enquit Constance.

— Absolument, acquiesça Mme Trask.

M. Bertin suivait la gouvernante. Ainsi que l'avait prédit Pendergast, le vieil homme avait recouvré sa bonne humeur.

— Merveilleux ! J'arrivais au terme de ma patience ! s'exclama-t-il en se frottant les mains. A-t-on jamais humé truffes plus exquises ? Je vous en prie, passons à table sans attendre.

Pendergast se leva et lança un coup d'œil en direction de Constance.

— Si vous le voulez bien ?

— *Al dente*, répéta Constance, comme pour elle-même. Les pâtes se mangent *al dente*, en effet. Je ne saurais dire pourquoi, Aloysius, mais votre histoire m'a ouvert l'appétit.

Sur cette remarque, les trois convives gagnèrent la salle à manger.

FIN